Thériault, Annie-Claude. *Quelque chose comme une odeur de printemps*. Ottawa : David, 2012. 169 p.

Dans cette famille de Hull au Québec, il y a le père, la mère et leurs enfants : un lémurien (Josh), la narratrice (Béate) et un ordinateur (Philo), c'est-à-dire un grand frère fantasque, une petite fille effacée qui écrit parce qu'elle ne parle pas beaucoup, et sa petite sœur studieuse et raisonnable. Dans cette famille règne un gros silence qui soude ses membres, à moins qu'il ne les isole les uns des autres. Et ce silence dure jusqu'à ce que les enfants sortent de l'adolescence. Autour de la cellule familiale, il y a bien sûr les voisins et les amis. Ils s'appellent Wu, Monsieur Pham, Mohamed et font tous preuve d'une remarquable discrétion, mais ils sont aussi de solides alliés et des présences secourables dans les aléas de la vie. Il faut ajouter à cela que notre petite narratrice effacée est munie d'un véritable talent pour disposer des mots sur la page et dans ses pensées.

Ces mots sont, en première ligne, guidés par le fin odorat de Béate sensible à bien d'autres parfums et effluves que la simple « odeur du printemps ». Son frère est « un mélange de cannelle et de clous de girofle », sa sœur « un jus de pomme » aux relents de formol, sa mère du lilas et son père du « cèdre bouilli ». Son amour des mots reflète aussi un sens aigu de l'observation, direct, parfois ironique, parfois fragile, constamment à l'affût des réactions d'autrui pour mieux comprendre les siennes. Béate s'accroche au réel et aux détails des scènes que son regard rencontre : chez son amie, une moquette bleue salie par « une flaque brunâtre dans laquelle flottaient de petits cailloux gris » ; les « petits souliers ronds » de M. Pham et la belle boucle de leurs lacets ; le « regard sévère à angle droit » de Philo ; « l'horrible décor » d'un bureau garni d'un « divan brun de corduroi défraîchi » ; un tableau de Wu qui montre « un nain géant difforme », « un saxophone transparent » et « un kimono or et rouge », et un amoncellement de détails supplémentaires qui forment autant de prismes par lesquels Béate filtre et ordonne son expérience personnelle.

En une rare occasion de détente dans son questionnement intérieur, le récit de Béate nous parle « de morts débordantes de sagesse, grouillantes de bonheur » comme il n'en existe pas dans sa famille. Dans sa famille, la mort cruelle emporte son étrange frère, jeune adulte qui n'a jamais eu le temps de grandir, mais qui était au centre des attentions de tout le monde depuis aussi longtemps que la narratrice emmagasine ses souvenirs.

Cette dernière nous emporte au cœur de l'hiver avec ses intempéries qui glacent la ville de Hull, et sa teneur symbolique dans les tracas d'une fillette qui aimerait bien comprendre ce qui se passe autour d'elle et pourquoi ses parents réagissent comme des enfants, pense-t-elle, aux événements de leur vie. *Quelque chose comme une odeur de printemps* raconte l'effort d'une petite fille, puis de l'adolescence et de la jeune femme qui s'occupe avec créativité à articuler tous les bouts de son existence en un long jeu de patience et d'émotions. Elle dresse ainsi un portrait de famille gluant et collant, désespéré en quelques endroits, mais aussi tendre et résilient, empêtré d'amour et de pudeur. Béate – Béatrice, la bienheureuse, peut-être, par de secrets détours – qui rêvait d'aller vivre à Montréal avec sa meilleure amie pour y étudier, finira par rester à Hull, comptant sur ses parents et sa sœur Philomène, après tout pas si calculatrice qu'il ne paraît, pour se construire une vie, la sienne.

Pauline Brise